

## Je n'ai fais que fuir

Cher Toi,

Parfois, j'écoute le bruit du vent qui hurle dehors. Ce vent qui s'infiltré par le moindre interstice, ce vent d'hiver froid et sec qui fait plier les arbres et qui, en moi, réveille toujours des sentiments inappropriés. Pendant ces longues nuits d'insomnies violentes et radicales, je m'efforce de me battre contre tous les souvenirs que me rappelle ce vent glacial. Dans ces moments-là, je rêve d'être à nouveau blottie contre toi, comme lorsque je pleurais dans le noir, lorsque j'avais peur et que tu étais mon seul espoir. Seulement, je sais que tu ne reviendras pas et c'est le simple fait de se lever qui devient difficile.

Excuse-moi de t'adresser ces missives désespérées, mais tu es bien la seule et unique personne qu'il me reste. De plus, j'ai l'impression que tu m'écoutes, même si tu t'abstiens toujours de me répondre. Tu ne dois pas être fier de moi, là où tu es. Si les enseignements que j'ai reçu sur l'Au-Delà sont vrais, tu dois avoir un œil sur moi depuis le jour où tu m'as abandonnée. Cependant, je doute que tu puisses le faire : il paraît que les suicidés ne sont pas dignes du Paradis.

L'Enfer dans lequel tu es sensé te trouver est-il plus vivable que la Réalité dans laquelle les autres vivent ?

Je dis « les autres » car cette réalité, il me semble, ne me regarde pas. Après ta mort, j'ai mis un an pour comprendre que tu n'allais pas revenir, que je ne te reverrais plus jamais jongler, le sourire aux lèvres, dans un parc en plein soleil. Un an pour tenter de remettre un pied dans cette réalité qui t'a coûté la vie, et qui me coûtera sans doute également la mienne.

Longtemps, j'ai cru que je pourrais m'endurcir et enfin être à l'épreuve de la vie. Si tu me voyais, tu n'aimerais probablement pas ce que je suis devenue. J'ai longtemps tâtonné pour me trouver une forme d'avenir car, et je le pensais vraiment à l'époque, avoir un projet me permettrait de rester en vie. Mais l'alcool a exercé sur moi une pression sinistre mais inspiratrice et, rapidement, je n'ai fait que boire devant l'écran de mon ordinateur pour contrer l'angoisse de la page blanche. Aujourd'hui, je le sais : j'ai été maudite bien avant d'être une artiste.

Pardonne moi, mais je n'aurais pas les capacités nécessaires pour, un jour, passer à la télévision et déclarer que je n'écris pas par amour de l'art, mais simplement pour faire du fric. Cette promesse est loin d'être la seule que je ne tiendrais pas...

Quelques mois après ta mort, j'ai ressenti le besoin impérieux dont tu m'avais parlé et que je ne comprenais pas. La nécessité de partir m'a assailli un jour, sans crier gare, et j'ai aussitôt pris le large. J'ai erré dans des villes fantômes, j'ai vomi le long des murs décrépis de différents motels miteux, j'ai essayé d'écrire, allongée dans l'herbe d'une lande irlandaise, je me suis laissée imprégner des histoires sanglantes de ces lieux où tant d'hommes ont trouvé la mort pour le plaisir des seigneurs romains. J'ignorais complètement où j'allais, d'où je venais et pourquoi j'étais là. J'avais l'impression d'être encore en pleine crise d'adolescence, cette époque bénie où le

moindre problème prend une ampleur phénoménale et où il faut absolument faire comprendre au monde entier à quel point la vie est difficile. J'ai eu besoin d'alcool fort de basse qualité pour oublier la boulimie, l'automutilation, les souvenirs, les regrets et le deuil qui me colle comme une seconde peau. Lorsque je finissais dans les lits défoncés de ces motels miteux, accompagnés de piliers de bars qui se voulaient mystérieux et énigmatiques, je pensais plus que jamais à la lame de rasoir plantée dans le bras, la chute dans le vide, le canon du flingue au fond de ma gorge. Mais je n'ai su que rendre systématiquement mes tripes, à la fin de ces simulacres de relations sexuelles.

J'ai peur de ne jamais finir mon voyage. De ne jamais finir ma vie. De ne jamais finir cette lettre. A force de me demander ce que les gens attendaient de moi, j'ai fini par me demander simplement si il y avait encore des gens à m'attendre. Je me souviens surtout de leurs regards outrés, le jour de ton enterrement. C'est peut-être normal, après tout. Notre mère pleurait dans son grand mouchoir blanc, tandis que notre père la regardait d'un regard désespéré, les yeux bouffis et rougis par la douleur refoulée. Et moi, la sœur indigne, je ne pouvais pas pleurer. Je fixais la photo posée sur ton cercueil en haïssant tous tes amis, tout ces lâches qui t'avaient abandonnés puis qui avaient enfilé le costume noir de circonstance pour venir pleurer ta mort.

Je suis partie pour ne pas devoir porter le deuil comme tout le monde. Mon deuil à moi ne s'affiche pas. Je n'ai pas de quota de larmes à verser pour être une bonne orpheline, je ne m'accorde pas deux semaines avant de reprendre ma routine. Mon deuil est plus profond, plus complet, plus viscéral. Mon deuil ne me laissera jamais en paix, me hantera jusqu'à la mort, empêche tout retour à la routine familiale que nous avions avant, celle dont tu faisais partie. Mon deuil n'est pas bruyant, mais il est sincère.

Sans toi, je suis devenue un monstre d'inhumanité, un genre de parasite qui se nourrit de la force vitale des gens pour tenir debout. J'ai l'impression de suinter un dégoût permanent pour l'humanité et la vie en général, bien que j'aie conscience qu'il y a largement pire que moi. Il y a des enfants soldats, des gens qui meurent de faim, des gens qui se battent pour la paix dans le monde et l'égalité, des gens qui sont enfermés pour leurs idées, et moi, moi qui n'ai jamais eu à souffrir d'aucun manque matériel, je ne suis pas capable de survivre.

Mais il faut que tu saches que ce n'est pas seulement parce que je suis faible, c'est aussi parce qu'après toi, tout est devenu compliqué. Depuis toi, je suis devenue chiante, je me suis mise à aimer le whisky et la musique classique. J'ai arrêté de voir les gens qui gravitaient autour de moi, pour uniquement les considérer comme des statues de sel sans visage. Je n'ai plus eu de vie sociale, obnubilée comme j'étais par les centaines de petits sourires de toi que j'ai, en photo, au fond de mon disque dur. Après toi, vivre une vie normale est devenu compliqué. Aborder un inconnu ou draguer un apollon quelconque est devenu compliqué. Même mentir est devenu compliqué, et j'ai regretté cette époque magique où tout était simple... C'était même simple d'être triste.

Je ne compte plus le nombre de rêves que j'avais et qui sont partis en fumée. Je ne compte plus les kilomètres de bouteilles vides que j'aurais pu aligner. Les centaines de souvenirs contre lesquels je me bat constamment. Le nombre d'heures passées

dans noir, à regarder dans le vide, ravagée par des brasiers de colère. Les larmes versées en parlant de choses qui n'auraient pas dû arriver. Je suis lasse, tu sais, vraiment. J'ai peur, en voyant le temps défiler. Ce foutu temps passe et moi, je n'avance pas. Je n'avance plus. Il est difficile de se lever chaque matin sans vraiment savoir pourquoi. J'ai fini par me débattre avec la même énergie qu'un poisson hors de l'eau. L'air me manque, le manque d'espoir et l'ennui m'étouffent.

Pardonne moi de ne pas savoir comment continuer et d'en avoir à peine envie.

L'inspiration m'a tellement manqué. L'envie de vivre, aussi. Je suis fatiguée, fatiguée d'entendre constamment ce fond sonore inintéressant, oisif, qui me parasite l'esprit.

Le silence est mon seul échappatoire, mon seul soulagement, la seule manière de faire diminuer la pression insupportable dans ma tête.

En ce moment, chez les stars hollywoodiennes, c'est la grande mode d'écrire et de publier des confessions. Je ne serais jamais une star, mais j'aimerais te confier la seule et unique zone de flou dans mes souvenirs te concernant. Je me souviens t'avoir souvent regardé t'activer, de m'être laissée avoir par le gris bleu glacial de tes yeux et la largeur incroyable de ton sourire. J'ai parfois eu du mal à t'écouter terminer tes récits, tant j'étais fixée sur le jeu de tes longs doigts et l'ondulation des multiples bracelets de festivals qui entouraient tes poignets. J'ai aimé te regarder de loin passer ta main négligemment dans tes cheveux longs et châtain. De nombreuses fois, je me suis mise à sourire tout doucement en te voyant danser devant des caméras de surveillance ou poser comme un conquérant pour différentes photos prises au hasard de nos déambulations nocturnes.

En y repensant après ta mort, quand je me souviens des vagues d'émotion qui accompagnaient mes moments de contemplation, quand je me rappelle à quel point je te trouvais beau, à quel point cet anneau à ta lèvre et ta façon de jouer avec me faisaient scotcher, à quel point je te trouvais extraordinaire, attentif, drôle et attendrissant... En repensant à cet étrange avis que j'avais sur toi, j'ai fini par me demander quel genre de sentiments j'avais bien pu éprouver. Et, en plus du déchirement d'avoir perdu mon seul et unique frère, j'ai en même temps connu le déchirement de ma toute première peine de cœur. Celle d'avoir perdu le seul homme que j'aie jamais aimé, et le seul homme qui n'aurait jamais pu être à moi. Pardonne moi de ne pas avoir été la sœur que tu aurais voulu que je sois. De n'avoir été qu'une fille comme tant d'autres, transportée par ton charme et tes fossettes.

A partir du moment où j'ai eu cette prise de conscience, il n'y avait plus rien à faire. Chaque réveil était comme le précédent et pourtant, chaque matin, je sentais que quelque chose avait changé. J'ai voulu prendre la décision de rentrer, de rentrer dans notre ville natale pour y retrouver ton fantôme, mais le souvenir de toi en train de te balancer doucement au bout de ta corde, au milieu de ta chambre, bercé par le vent et la neige qui rentraient par la fenêtre... Ce souvenir était beaucoup trop présent. Je n'ai pas su le surmonter.

J'ai passé tant de temps à me persuader que rien ne pouvait nous arriver, parce que nous n'étions que des gosses, que j'ai fini par en être quasiment sûre. C'est peut-être comme ça que mon cynisme s'est envolé, c'est peut-être pour ça que les chocs ont été si durs. Et tout s'est enchaîné si vite. Les premières clopes, les premières cuites en pleine journée, les premiers trous de mémoire, les premiers joints au réveil, les

premières défonces au boulot. Les premières infidélités, la chute de mes si beaux principes, les premiers tests de grossesse, les premières crises d'angoisses, les premières cicatrices, les premiers inconnus baisés dans le noir, presque sans y penser. Les premiers regrets, les premiers faux pas, les premiers dépistages, et la dernière occasion de retourner en arrière.

Je ne veux pas continuer à mourir à l'intérieur de moi-même. Je veux me sentir en sécurité, en paix, à l'abri de la mascarade. Je veux me sentir libérée des pensées qui m'obsèdent, de mes souvenirs, de mes pulsions, je veux arrêter cette machine infernale avant de n'avoir plus que la douleur comme solution, arrêter avant de ne plus être personne. Arrêter avant d'accumuler les cicatrices et de finir en cendres, éparpillée au bout de la Pointe du Raz. Mais j'ai en main cette pelle en or que tu m'as laissée et avec laquelle je creuse ma tombe, jour après jour. Alors, j'ai pris la décision de mettre fin à cette mascarade qu'est la vie sans toi, et je n'ai plus qu'à trouver une poutre à laquelle me pendre.

Ainsi soit-il.

Je t'aime,

L.